

Notre jeune amie l'interrogea... Il ne put rien répondre... L'homme leur avait montré une dépêche qu'il avait reçue.

Il s'agissait d'un vol... Mais il n'avait pas voulu donner de détails...

Ainsi c'est bien lui qui m'a dénoncée ?

— C'est bien lui.

La jeune fille était plus morte que vive.

Elle allait renouveler ses demandes quand l'agent revint.

— Entrez, mademoiselle, dit-il.

Lili chancelante passa dans la pièce où était entré Jones Trenk.

C'était une place un peu plus grande, un peu mieux aérée et mieux meublée que celle qu'elle quittait, mais ayant une apparence sinistre. Un homme entre deux âges était assis devant un bureau d'acajou qui en occupait le milieu. L'anglais était assis sur une chaise à côté de lui.

Quand la jeune fille parut, le magistrat la regarda longuement. Un tremblement fébrile s'était emparé de l'enfant.

Le commissaire demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Louise, dite Lili.

— Vous n'avez pas d'autre nom ?

— Non, monsieur.

Les réponses de la pauvre petite étaient faites d'une voix si basse, si craintive, qu'elles étaient à peine intelligibles.

— Veuillez parler plus haut et plus distinctement, fit doctoralement le fonctionnaire.

— Oui, monsieur, balbutia l'enfant.

— Vous habitez Paris ?

— Oui, monsieur...

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré ?

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 27 bis.

— Vous êtes ouvrière fleuriste ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez pour amant un jeune employé de banque, M. Armand Rivière ?

Lili eut un sursaut indigné.

— M. Rivière n'est pas mon amant... Il est mon fiancé.

— Peu m'importe ! C'est bien de vous qu'il est question dans cette dépêche ?

Et le magistrat montra un papier bleu, que Jones Trenk lui avait remis.

Il se fit quelques minutes de silence.

Le cœur de Lili battait si fort que le commissaire eût pu l'entendre.

Il parut s'absorber un instant, puis il leva de nouveau les yeux sur la prévenue.

— M. Rivière, demanda-t-il, connaissait votre voyage ?

— Oui, monsieur.

— Vous lui en aviez fait part ?

— Oui, monsieur.

— Il vous fallait de l'argent pour l'accomplir ce voyage... Or, en général, à Paris, comme ailleurs, les ouvrières ne sont pas riches et n'ont pas de grosses sommes en réserve. Où vous êtes-vous procuré la somme dont vous aviez besoin ?

— C'est M. Rivière qui me l'a envoyé.

— Quand cela ?

— Dimanche.

— De quelle façon ?

— Il me l'avait mise sous enveloppe et déposée chez la concierge. C'est la concierge qui me l'a donnée.

— Combien contenait l'enveloppe ?

— Trois mille francs

— C'est bien cela... Ainsi vous avouez ?

— Je n'ai pas de raison pour mentir.

Le commissaire avait fait un mouvement.

Il regarda Jones Trenk, qui le regarda.

Son visage était devenu plus bienveillant.

Les réponses de la jeune fille étaient si claires, si nettes, si exemptes de subterfuges, qu'il ne pouvait pas croire à sa culpabilité.

Comme notre héroïne, qui commençait maintenant à entrevoir la triste vérité, devenait plus pâle, plus chancelante, il lui dit doucement :

— Rassurez-vous, mademoiselle. Si vous êtes innocente, vous ne serez pas inquiète...

Il attendit quelques secondes et recommença son interrogatoire.

— Vous avouez donc que c'est M. Armand Rivière qui vous a remis les trois mille francs dont vous aviez besoin pour votre voyage ?

— Oui, monsieur.

— Ces trois mille francs, vous les avez encore ?

— Les voici... Ils sont intacts... J'ai pris mon billet avec de l'argent à moi...

La jeune fille sortit un petit portefeuille et déposa sur le bureau les trois billets de banque.

Le magistrat fit une nouvelle pause.

— Et savez-vous, mademoiselle, demanda-t-il ensuite, comment M. Rivière, qui n'est pas riche non plus, s'est procuré si vivement cette somme relativement considérable pour un employé comme lui ?

— M. Rivière m'a dit qu'il l'emprunterait.

— A qui ?

— Il ne m'a pas donné de détails.

— Sur quelles garanties ?

— Il est assuré sur la vie.

Le commissaire s'arrêta encore ; puis, les yeux dans les yeux de la jeune fille.

— Eh bien, dit-il brusquement, M. Rivière a volé cette somme chez son patron, et M. Rivière vient d'être arrêté !

Lili poussa un petit cri, puis elle s'affaissa de nouveau.

— Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle, c'était pour moi... C'est moi qui l'ai perdu !

Elle serait tombée si un des gendarmes ne s'était précipité pour la soutenir.

Le commissaire donna des ordres rapides, que la jeune fille entendit avec des frémissements de crainte dans toute sa chair.

On lui fit prendre quelque nourriture, qu'elle avala machinalement, puis on la mit en wagon, et au jour naissant, elle était à Paris.

Tout cela avait été si imprévu, si rapide, qu'elle ne se rendait compte de rien.

Tous les agents de l'autorité entre les mains desquels elle passait étaient pour elle pleins d'attention et de soins, mais elle ne voyait rien, n'entendait rien.

## VII

Le lendemain de l'arrestation de la pauvre Lili à Boulogne, pendant que la malheureuse jeune fille se désespérait dans la cellule du Dépôt où elle avait été mise par faveur pour ne pas être mêlée aux autres prévenues ; pendant qu'Armand Rivière, de son côté, encore tout étourdi de ce qui s'était passé, se lamentait sur son honneur perdu, son amour brisé, au milieu des misérables qui étaient ses compagnons de détention, pendant ce temps, disons-nous, M<sup>me</sup> Bourgeois, qui ne savait rien encore, suivait en esprit les étapes de sa locataire préférée, qu'elle était allée mettre en wagon elle-même, ainsi que nous l'avons raconté.

Elle en parlait avec son mari, vers sept heures du matin, avant que la grande porte d'entrée fût ouverte, en prenant son café au lait. Elle calculait que Lili devait être maintenant à Londres, bien embarrassée sans doute, dans cette ville, grande deux fois comme Paris, lui avait-on dit, et où la pauvre enfant ne connaissait personne.

M. Adolphe, en tricot, le tablier sur le ventre, et qui